

CHRONIQUE

LA VOLONTÉ DE LUMIÈRE

par Jean GUÉHENNO

« C'EST le mauvais côté de l'histoire qui fait l'histoire », disait Marx, et cela a sa vérité peut-être, si c'est le besoin, la misère qui relance et réveille les désirs des hommes. Mais l'histoire est confuse et mobilise toutes les passions.

Les nouvelles de tous ces derniers jours, de tous ces affreux massacres nous ont remplis d'horreur, de douleur et de honte. Mais je pense surtout à ces six martyrs d'El Biar, l'autre jour, à ces trois Français, à ces trois musulmans assassinés, fusillés ensemble par les mêmes criminels, parce qu'ils étaient coupables de la même générosité et des mêmes espérances. La même foi les avait réunis, à tous risques, dans ce « centre social », dans ce service d'éducation populaire où les tueurs sont venus dérisoirement faire l'appel de leurs noms avant de les exécuter au nom d'on ne sait quel tribunal, d'on ne sait quelle révolution. Leur faute était simplement de croire que des hommes peuvent toujours vivre ensemble et s'aimer. C'était, depuis que ces « services » existaient, depuis 1945, leur fonction même, leur mission de travailler à en persuader à la fois les Français et les musulmans. Un tel « service » eût-il existé depuis cent ans, sans doute n'y eût-il jamais eu d'affaire algérienne. L'un de ces six hommes, Feraoun, expliquant ce qu'était son patriotisme algérien, écrivait qu'il n'avait souci que de trouver dans les œuvres de Nord-Africains des êtres de chair et de sang tels qu'il les voyait autour de lui : « Ils peuvent, continuait-il, s'appeler Rieux ou Smaël, cela fait plaisir parce qu'ils sont de chez moi. » Ce n'est que dans un tel esprit que peut se développer une Algérie nouvelle. On devient le même homme à respirer le même air et à se chauffer au même soleil. Et après avoir dit « de chez moi », les hommes ensemble finissent par dire : « De chez nous. » Ainsi naît une patrie nouvelle.

Un métier que j'ai fait pendant des années m'aura permis de voir, ici et là, se développer et finir la colonisation. La volonté de puissance des nations européennes est partout, dans le monde, désormais humiliée et vaincue. Elles ont mal, et trop souvent trop tard, accepté leur défaite, et il en est résulté d'affreux combats. Tout a été pour le mieux, ou pour le moins mal, là où elles ont été les plus intelligentes et ont su se résigner à temps, et c'est là qu'elles pourront encore faire quelque travail et s'assurer quelques profits. Mais surtout quelque chose de grand sera sauvé partout où la volonté de lumière, qu'était aussi par sa nature profonde une nation d'Europe et qui accompagnait sa volonté de puissance, aura pu sérieusement travailler. C'était, aux yeux d'un Européen métropolitain non habitué comme j'étais et qui passait, une chose étrange qu'une colonie. On était, bien sûr, émerveillé par cette espèce de frénésie qui dressait partout, et même au milieu des déserts, des signes si parlants de l'intelligence et de l'opiniâtreté humaines, mais, pour moi, je mentirais si je disais être arrivé jamais à me débarasser d'une sorte de gêne. Je ne me sentais pas « chez moi ». Ma chance était d'avoir à vérifier justement tout ce qu'était le travail de ceux qui étaient chargés de répandre les lumières, et ce travail était proprement admirable. Mais il me fallait bien voir qu'il n'était pas toujours très apprécié par la volonté de puissance, à qui ces « lumières » ne manquaient pas de créer des difficultés, changeant les « indigènes » dociles en « citoyens » jamais contents, et dont elles présageaient et préparaient l'inévitable ruine. J'ai vu bien des fois la volonté de puissance assez prête à renvoyer en Europe la volonté de lumière par le premier bateau.

Réjoignons-nous qu'elle n'y soit jamais parvenue. Tout ce qui restera de l'Europe, de nous, dans ces terres un moment colonisées, c'est justement tout ce qu'y auront fait la volonté de lumière et le désintéressement. Et dans ces jours si sombres, il faut sans doute souhaiter surtout que ces vertus d'Europe, de France, ne se découragent pas. Elles seules sont capables de continuer à faire ce qui est à faire, un nouveau peuple où se retrouveront réconciliés les musulmans et les Français. Une certaine idée de la dignité inspire désormais tous les hommes, elle fait tout le mouvement du monde. Ce n'est pas rien, pour la France, d'avoir contribué, autant qu'aucun peuple, à l'enseigner et à la répandre. Les six hommes tués à El Biar sont des martyrs de cette foi.

Jean GUÉHENNO, de l'Académie française.